

1
ELLE EST MÉCHANTE

La grande porte claqua derrière Hari le pêcheur ; le vieil homme semblait inquiet. Ce n'était pas son habitude. Un peu plus tard arrivèrent les autres serviteurs de mon père, parmi lesquels le demi-troll Dizir.

Celui-ci referma la porte précipitamment, barrant la route à une armée de flocons furieux, gros comme le poing.

De sa voix zézayante, typique des trolls et demi-trolls, Dizir annonça :

– Z'est le déluze !

Ensuite, de sa démarche d'ours, il vint s'asseoir à côté de moi, son meilleur ami. Car j'aimais beaucoup Dizir, et j'avais depuis longtemps appris à ne plus voir sa laideur ni ses grimaces, à ne plus me soucier de sa puanteur de troll.

Je me nomme Bjorn et, de toute ma vie, je n'oublierai jamais cette journée. Maman se tenait devant la cheminée, ma petite sœur Ingë blottie contre elle, attendant comme nous tous le retour de père. Les sœurs muettes, deux jeunes parentes que ma mère avait recueillies par charité, semblaient terrorisées.

La neige tombait, tombait sans discontinuer. Hari le pêcheur et le demi-troll se levèrent pour aller fermer

les volets ; on activa le feu. Le silence était lourd dans la salle commune.

Mon frère Gunnar, tournant le dos à la porte, peignait tranquillement un guerrier de bois au coin de la cheminée. Je le vis faire un clin d'œil à ma petite sœur Ingë et, l'instant d'après, un sourire rassurant en direction des muettes. J'admirai ce calme de Gunnar.

Une heure passa, silencieuse, et puis une autre. Les yeux de ma mère et ceux de ma petite sœur ne quittaient pas la porte close.

Soudain, les serviteurs se mirent à parler tous ensemble. La vieille Maga, notre cuisinière, évoqua la grande neige de 1015. Dans la vallée voisine, cette neige avait recouvert les villages jusqu'aux toits des maisons ; même la grande église de Yel avait été submergée entièrement.

– Les gens sont restés cloîtrés trois mois, précisa Hari le pêcheur.

– Ze deviendrais fou, déclara le demi-troll Dizir. Zûr et zertain !

– Et moi donc ! fit Maga.

Notre cuisinière fit le signe de croix, aussitôt imitée par ma petite sœur et les muettes. Je regardai ma mère, mais sa main ne bougea pas. Elle avait l'esprit ailleurs.

Notre berger Drunn se tenait à l'écart, appuyé contre un mur. Sa figure anguleuse, aux yeux très écartés, et son corps interminable lui donnaient l'air d'une mante religieuse.

– Et quand la nourriture vint à manquer, les maîtres laissèrent crever les domestiques, dit-il d'une voix lugubre.

Le silence s'abattit de nouveau sur la salle commune. Après un temps qui me parut infini, la porte s'ouvrit enfin. Mon père entra, tout couvert de flocons. Un flot de neige étincelante jaillit dans la maison.

Mon père entreprit de refermer derrière lui, mais il n'y parvint pas. Dizir et Drunn le berger se portèrent donc à son aide.

Les flocons savaient que, s'ils voulaient nous envahir, c'était le bon moment. Après, la porte demeurerait fermée, et la neige n'aurait plus alors que la ressource de briser notre maison sous son poids.

À trois, mon père, Dizir et Drunn avaient presque réussi à chasser l'intruse, mais elle conservait encore un pied dans la maison. Mon frère lâcha sa statuette et son pinceau pour venir pousser aussi ; je l'imitai, bientôt suivi par les femmes et le vieux pêcheur. Finalement, la neige céda.

– Les zanimaux ! s'inquiéta soudain Dizir. Les pauvres vont zeler zur pattes.

Le demi-troll adorait les chevaux et les bêtes en général ; il semblait disposé à affronter la tempête pour aller à leur secours, mais c'était trop tard. Mon père, de mauvaise humeur (il avait dû compter avec l'aide des femmes et des enfants), ordonna qu'on barricade la porte.

– Et occupez-vous aussi des volets, grogna-t-il en s'asseyant.

Le haut siège grinça sous le poids de son corps massif.

Hormis Dizir et Drunn le berger, occupés à renfor-

cer porte et volets, chacun prit sa place autour de la table. Le silence pesait sur l'assemblée, rompu seulement par les coups de marteaux et les sifflements du vent au-dehors. En cet instant, tous les regards étaient tendus vers le maître de la maison.

Pour ceux qui l'ignorent, Érik fils de Sigur, mon père, était un colosse sans peur – et le plus riche seigneur de la province. Il avait participé à de nombreux pillages lors d'expéditions au-delà des mers, d'où sa fortune. Mais qu'est-ce que l'or, au regard de la gloire ? Mon père avait acquis la sienne au cours de la guerre



Un flot de neige jaillit dans la maison.

contre les Vorages. Ces êtres sales, venus des confins du monde, têtes à poux et mangeurs de cadavres, envahirent notre cher Fizzland quinze ans avant ma naissance. Leur roi Gros-Ventre (c'était son nom) poussa Harald Ier en bas de son trône pour s'y mettre. Les coutumes barbares des Vorages, leur langage de bêtes, menacèrent d'envahir le pays. Mais Harald et quelques intrépides, dont mon père, chassèrent finalement les envahisseurs.

Le roi tua Gros-Ventre de sa main, le fendant en deux, d'un seul coup de hache. Quant au général vorage, le cruel Long-Cou, c'est mon père qui lui fit son affaire. Il lui trancha la tête, à ce qu'on dit ; un épisode glorieux dont il ne voulait jamais parler devant nous.

Le roi Harald remercia mon père en le couvrant d'or et en lui offrant une épée, Xar la Somptueuse, faite d'un métal secret. Un jour pourtant, Harald et Érik cessèrent de se voir et de s'aimer. C'est que mon père en voulait au roi d'avoir adopté la nouvelle religion venue du Sud, celle des chrétiens.

– Qu'est-ce que ce dieu sans visage ? répétait-il avec humeur. Et son fils Jésus, pauvre garçon sans muscles et sans épée. Est-ce là un guide digne de respect et d'affection ? Non, mille fois non !

Dans ces moments-là, ma mère, fervente chrétienne, gardait le silence. Mais son attitude fière montrait qu'elle restait ferme dans ses convictions. Quant à moi, j'aimais Jésus et respectais son courage pacifique tout en craignant et admirant aussi notre grand dieu à nous : Godinn l'insatiable, tueur d'ogres et dresseur de